



**HAL**  
open science

# La Géographie de l’Au-delà dans la littérature médiévale anglaise

Marie-Françoise Alamichel

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Alamichel. La Géographie de l’Au-delà dans la littérature médiévale anglaise. Marie-Françoise Alamichel; Olivier Brossard. La Géographie dans le monde anglophone : espace et identité, Michel Houdiard, pp.25-46, 2010, 9782356920393. hal-01552230

**HAL Id: hal-01552230**

**<https://hal.science/hal-01552230>**

Submitted on 1 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Géographie de l’Au-delà dans la littérature médiévale anglaise

Marie-Françoise Alamichel  
Université Paris Est

Les cartes médiévales les plus détaillées du monde – comme la célèbre *Hereford map* du tout début du XIV<sup>e</sup> siècle, celle préservée à la *Huntington Library* (Californie) illustrant le *Polychronicon* de Ranulf Higden (fin XIV<sup>e</sup> siècle) ou la petite *Psalter World Map* d’un psautier du XII<sup>e</sup> siècle conservé à la British Library – comportent toutes une représentation du Paradis terrestre, font figurer des contrées merveilleuses peuplées de monstres et autres créatures fabuleuses. Le psautier nous présente ainsi, tout au sud, un homme à quatre yeux, un autre à six doigts, des êtres à forme humaine mais sans oreille, sans nez ou même sans tête, voire à tête de chien. Tous peuplent la terre ; par conséquent, même s’ils vivent très loin, là où personne n’est allé, il est toujours possible et envisageable de les rencontrer. Le jardin d’Eden, les Iles Fortunées ou le Mont Ardent plein de serpents sont donc inscrits au sein du cercle de ces cartes en T et O que l’océan délimite. La question qui vient alors à l’esprit est : y a-t-il quoi que ce soit au-delà de l’Océan ? Certaines cartes n’apportent aucune réponse mais d’autres nous donnent un aperçu des lieux éternels qui nous attendent après la mort en représentant le royaume céleste du Paradis et le gouffre de l’Enfer. Au sommet du pentagone que forme la carte de Hereford, à l’est, juste au-dessus du paradis terrestre, se trouve une scène du Jugement Dernier. On y voit le Christ en majesté entouré de nombreux anges (qui parlent français). À gauche de la scène, un ange conduit dix âmes – dont quatre sortent tout juste de leur cercueil – en les bénissant : « *Levez ! Si vendrez a joie pardurable* » (Debout et vous connaîtrez une joie éternelle ! ». Au pied du Christ, on distingue Marie qui les yeux levés vers son fils lui demande de faire preuve de miséricorde envers les hommes. À l’opposée du groupe des élus – à gauche du Christ comme il se doit – une douzaine d’âmes, nues et attachées les unes aux autres, sont remises par un ange à l’épée enflammée à un démon ailé et à son compagnon malin qui les entraînent vers un diable suspendu dans la porte qui mène à la gueule de l’Enfer représenté sous la forme d’une tête d’animal aux crocs acérés. Le message est des plus clairs « *Levez ! Si alez au fu de enfer estable* » [Debout, vous êtes conduits au feu que l’on trouve en Enfer]. Les royaumes de l’outre-tombe sont donc présents et réels mais dans un ailleurs imprécis que les enlumineurs, sculpteurs et auteurs ont, par conséquent, bien du mal à décrire et à situer. La littérature médiévale anglaise n’a fait que globalement reprendre la symbolique établie. Elle présente, cependant, parfois des variantes et des spécificités qui reflètent les traditions différentes des peuples installés dans l’île de [Grande-]Bretagne au fil des temps mais aussi l’évolution, commune à toute la Chrétienté, des croyances et du dogme à ce sujet. Ce qui frappe de nos jours c’est le très grand nombre de textes consacrés à l’Au-delà montrant, par là même, la familiarité des hommes du Moyen Âge avec ces lieux et demeures inaccessibles.

À l’époque vieil-anglaise, les contrées terrestres habitées par les hommes sont désignées sous le nom de *middangeard* [monde médian]. Ce monde est bien au milieu, et ce par deux fois : il est d’abord entre le royaume céleste (*heofon* signifie à la fois paradis et ciel) et l’Enfer généralement conçu comme un lieu souterrain (étymologiquement *hell* est un « endroit caché ». L’Hymne de Caedmon – 9 vers copiés dans la marge des manuscrits de l’*Historia ecclesiastica* de Bède – montre clairement que le domaine de Dieu est une voûte céleste qui domine la terre. Contrairement à l’Enfer, dont la localisation fluctue, celle du Paradis, au firmament, ne changera jamais :

He ærist scop aeldu barnum  
Hefen to hrofæ halig Sceppend;  
Tha middingard moncynnæs Uard,  
Eci Dryctin, æfter tiadæ

Firum foldu, Frea allmehtig (5-9)

[Lui, l'Architecte divin, créa en premier le Ciel pour en faire un toit pour les fils des hommes. Puis, le Gardien de l'humanité, le Seigneur éternel, le Roi tout puissant, fit la terre médiane - domaine des hommes]<sup>1</sup>

À cette représentation verticale vient s'en ajouter une horizontale car le *middangeard*, à l'instar de l'*Oikumene* grec, est bordé de mers et océans, symboles de mort. La littérature vieil-anglaise décrit souvent l'Enfer selon les images traditionnelles du gouffre dévoré par le feu, du monde souterrain bruyant et enfumé. Mais il lui arrive aussi, plus d'une fois, de situer le monde infernal dans la mer. Lorsque, par exemple, dans la *Genèse* vieil-anglaise, Adam se lamente d'avoir écouté les paroles du Tentateur, il déclare qu'il serait prêt à tout pour retrouver la confiance de Dieu et même à s'en aller au plus profond de l'océan :

« gi fic waldendes willan cude,  
hwæt ic his to hearm-sceare habban sceolde,  
ne gesawe þu no sniomor, þeah me on sae wadan  
hete heofones god heonone nu þa,  
on flod faran nære he firnum þæs deop,  
mere-stream þæs micel þæt his o min mod getweode;  
ac ic to þam grunde genge, gif ic godes meahte  
willan gewyrcean ..... » (828-35)

[« Si du souverain, je connaissais la volonté, quel lot d'afflictions je dois recevoir, jamais tu ne verrais – même si de m'enfoncer dans la mer le Dieu du ciel m'ordonnait, en quittant maintenant ce lieu de traverser les flots, si profondes que soient les eaux et si vaste l'océan - que mon esprit en rien hésitât ; mais j'irais jusqu'au fond de l'abîme, si de Dieu je pouvais accomplir la volonté »]<sup>2</sup>

C'est aussi depuis les confins de l'Océan, que les démons observent leurs victimes dans *Guthlac I* ; *Juliana*, du poète du IX<sup>e</sup> siècle Cynewulf, nous montre sainte Julienne endurer héroïquement les tortures et mensonges du Diable. Une fois vaincu, ce dernier doit confesser tous les stratagèmes qu'il utilisait pour s'emparer des hommes. Certains d'entre eux, dit-il « ... *on yðfare / wurdon on wege wætrum bisencte, / on mereflode, minum cræftum / under reone stream* » (478-81) [au cours d'un voyage maritime étaient, de par (ses) pouvoirs, engloutis par les flots alors qu'ils progressaient sur l'océan, plongés sous la marée sinistre]<sup>3</sup>. Le gouverneur Heliseus, aux avances duquel Julienne a résisté jusqu'au bout, fait finalement naufrage et la référence est des plus explicites :

þa se synscaþa  
to scipe sceohmod      sceapena þreate  
Heliseus      ehstream sohte,  
leolc ofer lagufloed      longe hwile  
on swonrade.      Swylt ealle fornom  
secga hloþe      ond hine sylfne mid,  
ærþon hy to lande      geliden hæfdon,  
þurh þearlic þrea.      þær XXX wæs  
ond feowere eac      feores onsohte  
þurh wæges wylm      wigena cynnes,  
heane mid hlaford,      hroþra bidæled,  
hyhta lease      helle sohton. (671-82)

<sup>1</sup> Daniel Paul O'Donnell, *Caedmon's Hymn: A Multi-media Study*, Woodbridge : Boydell & Brewer, 2005. Notre traduction.

<sup>2</sup> Colette Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodleienne, Edition, traduction et commentaire*, Paris : AMAES, 1992, vol. 1, p. 306-7.

<sup>3</sup> Cynewulf, *Juliana*, G. P. Krapp & E. van K. Dobbie, éd., *The Exeter Book, The Anglo Saxon Poetic Records III*, New York : Columbia University Press, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1936. Notre traduction.

[Alors Heliseus, ce persécuteur malveillant, ce poltron, prit la mer. Il avait avec lui une troupe de guerriers. Longtemps, ils voguèrent sur l'océan agité et progressèrent le long du chemin du cygne<sup>4</sup>. La mort, sous la forme d'un châtement impitoyable, les anéantit tous, l'équipage et lui avec eux, avant qu'ils n'aient atteint le rivage. Là, la vie de trente combattants et de quatre autres fut arrachée par le tumulte des flots. Privés de réconfort, tout espoir refusé, ils partirent pour l'Enfer.]

Le poète d'*Andreas* combine mer et flammes, insistant sur les murailles formées par les vagues déchaînées. On pense, bien évidemment, au sort de Sodome et Gomorrhe lorsque « le Seigneur fait tomber une pluie de soufre et de feu » (Genèse, 19:24), et à l'Apocalypse dont l'influence sur l'imaginaire médiéval n'est plus à démontrer. Or, l'Apocalypse est très révélateur car Jean mentionne plusieurs fois « une mer transparente irradiée de feu » (Ap. 15:2), « un étang de feu sulfureux » (Ap. 19:20 et 20:10) dans lequel sont jetés la Bête et son faux prophète et dans lequel le Diable viendra les rejoindre. Avec le jugement général, « enfin, mort et souterrain séjour furent jetés dans l'étang de feu » (Ap. 20:14). Un monde nouveau finit par s'installer qui, fort à propos, comporte un ciel nouveau, une terre nouvelle « seulement il n'y a plus de mer désormais » (Ap. 21:1). L'océan n'est autre qu'un vestige du Chaos, un domaine funeste aux hommes, une image d'instabilité. C'est, bien entendu, de là qu'avait surgi la Bête (Ap. 13:1). Le Bestiaire vieil-anglais ne comporte que 3 brefs poèmes ; ceux-ci décrivent un représentant des trois classes bibliques d'animaux : terrestres, aquatiques et aériens (Genèse 1:20-25). La Panthère est explicitement associée au Christ et la perdrix au Père créateur. Et c'est la Baleine, et non le serpent ou le dragon, qui est utilisée comme représentation du Diable. Le monstre marin attire des marins inattentifs qui amarrent leur bateau à son dos le prenant pour une île « *donne semninga on sealtne wæg / mid þa nope niþer gewiteþ* » (27-28) [puis plonge soudainement dans la vague salée, sombre vaillamment avec eux dans les profondeurs]<sup>5</sup>. Le piège s'est refermé sur eux car si l'Adversaire de Dieu séduit et trompe en conduisant ses victimes dans une forteresse (*in þam fæstenne* [71]), dans un tourbillon de feu (*æt þam edwylme* [73]), « *þonne he þa grimman goman bihlemmed / æfter feorhcwale fæste togædre, / helle hlinduru. Nagon hwyrft ne swice / utsiþ æfre þa þæt in cumað, / 76-79* » [puis referme d'un coup sec ses terribles mâchoires, garde fermement jointes les portes de l'Enfer après leur mort, ceux qui entrent ne peuvent jamais s'en retourner, s'échapper ou trouver une sortie]<sup>6</sup>, l'Enfer, même au cœur de l'océan, est un endroit confiné dont on ne peut s'échapper. La baleine, par conséquent, « .... Grund geseceð, / ond þonne in deaðsele drence bifæsteð » (29-30) [cherche le fond et dans cette grand'salle de mort condamne bateaux et guerriers à la noyade]<sup>7</sup>.

Plus d'un texte vieil-anglais replacent le Paradis et l'Enfer dans le contexte de la société héroïque et comparent, comme le poème de *La Baleine*, les deux royaumes à une salle d'assemblée de guerriers et de leur seigneur. Le vocabulaire est limité : *ham* (maison, demeure), *hus* (maison, foyer), *heall* (hall, grand'salle) mais surtout *seld* (résidence et aussi siège, trône) et *sele* (hall, habitation). Dans la *Genèse* du manuscrit Junius XI, Dieu et tous ses vassaux célestes vivent dans une « *wuldor-fæstan wic* » (27) [forteresse glorieuse], des « *swegl-torhtan seld* » (95) [des demeures éticelantes] tandis que Satan, déchu, se retrouve dans un palais d'exil (*wræcligne ham*, 37). Les illustrations du manuscrit montrent l'Enfer et le Paradis au sein d'une ville, des fortifications, tours et coupoles bordant les images. L'Enfer est contenu sous une solide charpente<sup>8</sup> et fermé par une lourde porte tandis que l'enceinte du Paradis, au niveau des toits, est à la fois largement ouverte sur le ciel et la terre. Dans le même manuscrit, *Christ & Satan* présente le

<sup>4</sup> Ce kenning est très courant pour désigner la mer.

<sup>5</sup> G.P. Krapp & E.V.K. Dobbie, éd., *The Exeter Book*, New York : Columbia University Press, Londres : Routledge & Kegan Paul, 1936, (3<sup>e</sup> & d. 1966). Notre traduction in M.-F. Alamichel & J. Bidard, *Des Animaux et des hommes*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, p. 48.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Colette Stévanovitch a toutefois démontré que l'illustration remonte à un original, déformé par plusieurs transmissions, qui représentait la gueule de Léviathan vue de face. Les créneaux remplacent ici les crocs.

Paradis comme *wloncra winsele* (92) [la salle où les preux guerriers partagent le vin]<sup>9</sup>, une « *deoran ham* » (255) [demeure précieuse], une « cestre » (256) [citadelle]. A l’opposée, Satan se retrouve « *on þysson sidan sele* » (130) [dans cette vaste grand’salle], « *in þes windiga sele* » (135) [dans cette grand’salle balayée par les vents]. C’est aussi à la chaleur d’un banquet que pense le narrateur de *The Dream of the Rood* lorsqu’il évoque la joie ressentie au Paradis :

...                                    ond ic wene me  
daga gehwylce   hwænne mē dryhtnes rod,  
þe ic her on eorðan   ær sceawode,  
on þysson lænan   līfe gefetige  
ond me þonne gebringe   þær is blis mycel,  
dream on heofonum,   þær is dryhtnes folc  
geseted tō symle   ... (135-141)

[Et j’attends pour moi, chaque jour, que la croix du Seigneur qu’ici sur terre j’ai de mes yeux vue vienne me chercher dans cette vie précieusement prêtée et me mène où règne la joie, bonheur céleste, où le peuple du seigneur est assis au festin]<sup>10</sup>

Dès la période vieil-anglaise, l’image première du Paradis est celle de la Cité de Dieu, de la Jérusalem céleste de l’Apocalypse. *Gutlac A* se termine par un rappel du comportement à adopter pour s’assurer une place aux côtés du Père. Et le poète de conclure que l’effort en vaut la peine car :

Him þæt ne hreoweð   æfter hingonge,  
ðonne hy hweorfað   in þa halgan burg,  
gongað gegnunga   to Hierusalem,  
þær hi to worulde   wynnum motun  
godes onsyne   georne bihealdan, (811-815)

[Ils ne le regretteront pas ceux qui, après leur départ d’ici, se retrouveront dans la ville sainte en pénétrant directement dans Jérusalem où ils pourront contempler pour toujours, dans la joie et l’extase, le visage de Dieu]

*Beowulf*, bien que non ouvertement Chrétien, oppose également deux forteresses, deux grand’salles. *Heorot*, d’un côté, est un magnifique palais de lumière, à la vue de tous au sommet d’une falaise, qui reprend certaines caractéristiques de la grand’salle céleste (festin, musique) sans jamais y être cependant associée, *Heorot* étant seulement une forteresse idéale. En revanche, le domaine de Grendel et de sa mère est une image évidente, et présentée comme telle, de l’Enfer. Le repère est un « *nidsele* » (1513) [une grand’salle hostile] qui, contrairement au palais de Hrothgar, n’a pas de nom. Il y règne la « ... *grundwyrge* / *merewif mihtig* » (1518-19) [la réprouvée des abîmes, la puissante femelle des eaux] entourée de ses vassaux, de terribles fauves marins.

Le repère de la mère de Grendel reprend tous les éléments de l’Enfer tel qu’il est décrit dans la littérature vieil-anglaise. On constate tout d’abord que l’Enfer communique avec la terre : on y accède par un gouffre immense dans le lequel on tombe et on se noie. Lorsque Beowulf plonge dans le lac dont l’eau est « *dreorig ond gedrefed* » (1417) [trouble et ensanglantée], « *ða wæs hwil dæg* / *ær he þone grundwong   ongytan mehte* » (1495-96) [alors une bonne partie du jour s’écoula avant qu’il pût distinguer le fond de l’abîme]. Bien que le feu ne soit pas oublié, à la surface du lac « *þær mæg nihta gehwæm   niðwundor seon / fyr on flode* » (1365-6) [là peut se voir chaque nuit terrible merveille, des feux sur les flots] et au bas du gouffre Beowulf « ... *fyrleoht geseah / blcne leoman   beorhte scinan* » (1516-17) [vit un feu, claire flamme briller de tout son éclat], c’est surtout l’eau et le froid qui caractérise l’endroit. La mère de Grendel habite les « *wætereges* » [l’horreur abyssale] (1260), et parcourent les « *cealde streamas* » (1261) [courants

<sup>9</sup> G.P. Krapp, éd., *The Junius Manuscript*, New York : Columbia University Press, Londres : Routledge & Kegan Paul, 1937, (3e édition 1969). Notre traduction.

<sup>10</sup> G.P. Krapp, éd., *The Vercelli Book*, The Anglo-Saxon Poetic records, New York : Columbia University Press, Londres : Routledge & Kegan Paul, 1932. Traduction d’André Crépin : *Poèmes héroïques vieil-anglais*, Paris : Union Générale d’Editions, collection 10/18, série “Bibliothèque Médiévale”, 1981, p. 190.

glacés]. A cause de créatures comme elle, les vagues bouillonnantes, l'immense domaine sont infestés, une des autres spécificités de l'Enfer étant d'être peuplé d'un nombre incalculable de démons tous plus repoussants les uns que les autres : laideur et pullulement sont, en effet, systématiquement soulignés, le désordre et la confusion étant l'image première de ce monde souterrain. Le lac de *Beowulf* est, par conséquent, rempli d'« ... *wyrmcynnes fela / sellice sædracan sund cunnian, / swylce on næshleoðum nicras licgean / ða on undernmæl oft bewitigað / sorhfulne sið on selgrade I wyrmas ond gebolgne* » (1425-1429) [d'innombrables serpents, d'étranges dragons aquatiques qui fouillent les eaux, tandis que sur le versant des surplombs gisaient de ces monstres marins qui vers la troisième heure habituellement lancent leur raid cruel sur la route des voiles, serpents et bêtes sauvages]. Les diables qui hantent l'Enfer de *Christ & Satan* appartiennent tout autant au monde du chaos et sont la représentation – la preuve - visuelle du Mal, la beauté étant inversement, bien évidemment le signe de la grâce divine :

... Blace hworfon  
 scinnan forscepene, sceaðan hwearfedon,  
 earne æglecan, geond þæt atole scref,  
 for ðam anmedlan þe hie ær drugon (71-74)  
 [Noirs et déformés, les démons erraient de part et d'autre. Ces monstres criminels et misérables parcouraient ce gouffre hideux à cause de l'arrogance dont ils avaient fait preuve auparavant]<sup>11</sup>

À ce grouillement, ce mouvement, cette agitation perpétuels s'opposent l'ordre et le calme du Paradis où chacun occupe une place fixe. Lorsque saint Guthlac est transporté au Ciel dans les bras de plusieurs anges, il obtient un fief éternel, un trône proche de celui du Christ :

... Him wæs lean geseald,  
 setl on swegle, þær he symle mot  
 awo to ealdre eardfæst wesan,  
 bliðe bidan. Is him bearn godes  
 milde mundbora, mechtig dryhten,  
 halig hyrde, heofonrices weard.  
 Swa soðfæstra sawla motun  
 in ecne geard up gestigan  
 rodera rice (784-792)  
 [Il fut bien doté – un trône au ciel où il pouvait s'établir pour toute l'éternité et vivre dans la joie. Le fils de Dieu, le Seigneur tout puissant, le Saint Berger, le Gardien du royaume céleste est son bon protecteur. Ainsi les âmes des justes pourront-elles atteindre une demeure éternelle au royaume des cieux]<sup>12</sup>

En Enfer, le désordre n'est pas que visuel. Le bruit, littéralement infernal, les cris et sifflements des serpents viennent renforcer l'insupportable confusion. Saint Guthlac est confronté à trois séries d'épreuves que lui inflige une multitude, une véritable armée, de démons – tous plus laids et monstrueux les uns que les autres mais avant tout bruyants :

ða wearð breahm hæfen. Beorg ymbstodan  
 hwearfum wræcmæcgas. Woð up astag,  
 ceарfulra cirm. Cleopedon monige,  
 feonda foresprecан, firenum gulpon (262-265)  
 [Puis une clameur s'éleva. Des hordes de réprouvés entouraient la colline ; leur vacarme montait – (c'était) les lamentations de créatures remplies de détresse. De nombreux démons parlaient, criant très fort et se vantant avec ouïance]<sup>13</sup>

<sup>11</sup> G. P. Krapp, éd., *The Junius Manuscript*, références citées. Notre traduction.

<sup>12</sup> G. P. Krapp et E. van K. Dobbie, eds., *The Exeter Book*, references citées. Notre traduction.

<sup>13</sup> *Ibid.*

La musique du Paradis, symbole traditionnel de l'harmonie, s'oppose à cette cacophonie. La Panthère du Livre d'Exeter associe chant et parfum délicat (on parle toujours de nos jours d' « odeur de sainteté ») :

... Swēghlēoþor cymeð,  
wōþa wynsumast, þurh þæs wildres mūd;  
æfter pære stefne stenc ūt cymeð  
of þām wongstede— wynsumra stēam,  
swēttra and swīþra, swæcca gehwylcum,  
wyrta blōstmum and wudublēdum,  
eallum æþelīcra eorþan fræt[wum] (42-48)

[Un son mélodieux, le plus harmonieux des chants, s'échappe de la gueule de cette bête sauvage. Après la voix, un parfum monte de cet endroit, une odeur plus agréable, plus suave et plus pénétrante que toute autre exhalation, que les fleurs des plantes, que la floraison des bois, plus noble que tous les ornements de la terre]<sup>14</sup>

Les anges déchus qui ont suivi Satan dans sa rébellion, se rappellent avec nostalgie la musique qui résonnait de partout :

Hwæt, we in wuldres wlite wunian moston  
þær we halgan gode heran woldon,  
and him sang ymb seld secgan sceoldon  
þusendmælum. þa we þær wæron,  
wunodon on wynnum, geherdon wuldres sweg,  
beman stefne. (*Christ & Satan*, 231-236)

[Souvenez-vous, nous avons le droit de vivre dans la lumière du royaume de Gloire tant que nous acceptons d'obéir au Très Saint ; nous devons, par milliers, lui chanter des hymnes autour du trône. Lorsque nous étions là, nous vivions dans la félicité, nous entendions les chants harmonieux et la voix de la trompette]<sup>15</sup>

À ce royaume de lumière, d'harmonie et de parfum a succédé un lieu de souffrance, sombre, glacial en dépit du feu et où règne la torture. Les compagnons de Satan étaient nombreux : dans la *Genèse* vieil-anglaise, il faut trois jours et trois nuits à Dieu pour précipiter les révoltés au fond des vallées profondes où ils se retrouvent alors changés en démons (vers 308) et enchaînés. Désormais, il leur revenait de torturer, à leur tour, les âmes des damnés du monde médian.

C'est principalement les vies de saints et les homélies, celles d'Aelfric en tête qui donnent un aperçu des tourments que subissent les âmes sauvées ou perdues. Les descriptions sont plus ou moins interchangeables. Aelfric explique ainsi que l'Enfer est constitué de :

deosterfulle wununga mid dracum afyllede, and mid brastligendum ligum, mid unasecgendlicum witum afyllede and mid andræcum stencum; on ðam ne ablinð granung and þoterung dæges oþþe nihtes. [de nombreuses demeures remplies de serpents et de flammes crépitantes pleines de tourments inqualifiables et d'odeurs nauséabondes dans lesquelles les hurlements et les gémissements ne cessent ni de jour ni de nuit]<sup>16</sup>

<sup>14</sup> On pense bien évidemment au *Cantique des Cantiques* qui commence ainsi : « Ah ! Baise-moi des baisers de ta bouche ! Car tes amours sont plus délicieuses que le vin, / Et tes parfums ont une odeur suave ; ton nom même est un parfum répandu. / C'est pour cela que t'aiment les jeunes filles » (Cant. 1:1).

G. P. Krapp et E.V.K. Dobbie, éd., *The Exeter Book*, références citées. Notre traduction in M.-F. Alamichel et J. Bidard, *Des Animaux et des hommes*, références citées, pp. 49-50.

<sup>15</sup> G.P. Krapp, éd., *The Junius Manuscript*, références citées. Notre traduction.

<sup>16</sup> Aelfric, *Catholic Homilies*, B. Thorpe, éd., Londres, 1846, vol. 1, p. 68. Traduction de M. Mensah, « Anges et démons dans les homélies d'Aelfric », L. Carruthers, éd., *Anges et Démons dans la littérature anglaise du Moyen Âge*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 49. On aurait aussi pu reprendre des sermons de l'archevêque Wulstan comme cet extrait tiré du sermon *Secumdum Lucam* : *Wa þam þonne þe ær gearnode helle wite. Ðær is ece bryne grimme gemencged, 7 ðær is ece gryre; þær is granung 7 wanung 7 aa singal heof; þær is ealra yrmða gehwylc 7 ealra deofla geþring. Wa þam þe þær sceal wunian on wite. Betere him wære þæt he man nære æfre geworden þonne he*

C'est un des sermons que l'on trouve dans les *Blickling Homilies* (971) qui donne la vision la plus originale, et la plus frappante, du sort réservée aux âmes condamnées. Les éléments sont directement empruntés à l'Apocalypse apocryphe de saint Paul dite *Visio Pauli* (texte originellement rédigé en grec au cours de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle) ainsi qu'à la description du repère de la mère de Grendel :

Swa *Sanctus* Paulus wæs geseonde on nordanweardne þisne middangeard, þær ealle wætero niðergewitad, & he þær geseah ofer ðam wætere sumne harne stan; & wæron nord of ðam stane awexene swide hrimige bearwas, & ðær wæron þystrogenipo, & under þæm stan wæs nicra eardung & wearga. & he geseah þæt on ðam clife hangodan on ðam ís gean bearwum manige swearte saula be heora handum gebundne; & þa fynd þara on nicra onlicnesses heora gripende wæron, swa swa grædig wulf; & þæt wæter wæs sweart under þæm clife neoðan. & betuh þæm clife on ðæm wætre wæron swylce twelf mila, & ðonne ða twigo forburston þonne gewitan þa saula nider þa þe on ðæm twigum hangodan, & him onfengon ða nicras. Ðis ðonne wæron ða saula þa ðe her on worlde mid únrihte gefyrenode wæron, & ðæs noldan geswican ær heora lifes ende.

[Tandis que saint Paul regardait vers les régions nord de notre monde médian là où tous les cours d'eau s'enfoncent sous terre, il aperçut au-dessus des flots un rocher gris. Au nord de ce rocher des bosquets couverts de givre avaient poussé. Il y avait des nappes sombres de brouillard. Sous le rocher, se trouvait le repère de monstres aquatiques et des proscrits. Et il vit que sur la falaise, en face des bois, de nombreuses âmes noires étaient pendues, les mains attachées. Les démons, sous les traits de monstres, les happaient comme des loups voraces. L'eau sous la falaise était noire. Entre la falaise et l'eau il y avait environ 12 miles et lorsque les branches cassaient alors les âmes qui étaient pendues à ces branches tombaient et les monstres s'en emparaient. C'étaient les âmes de ceux qui, dans notre monde, commettaient d'affreux péchés et ne voulaient pas se corriger avant la fin de leur vie.]<sup>17</sup>

En dehors des homélies, il faut mentionner les textes qui relatent la descente aux Enfers du Christ et sa libération des âmes des justes de l'Ancien testament – y compris celle d'Adam. Ce topos de la littérature vieil-anglaise permet avant tout de saluer et souligner la victoire absolue du Bien et de Dieu à l'instar du chant des anges de *Christ II* qui célèbre le retour triomphal du Christ (vers 558-587), de la conclusion de *The Dream of the Rood* , des vers 378-523 de *Christ & Satan* ou des 137 vers du poème *The Descent into Hell* du Livre d'Exeter.

Les textes moyen-anglais reprennent la plupart des éléments déjà relevés en les amplifiant et en donnant de très nombreux détails, les œuvres se faisant plus descriptives. A partir du XII<sup>e</sup> siècle, cependant, le monde de l'Au-delà n'est plus uniquement dual mais triple : le Purgatoire fait désormais partie du dogme. C'est au 2<sup>e</sup> concile de Lyon (1274) que le purgatoire entra officiellement dans l'Eglise romaine :

Ceux qui, vraiment pénitents, meurent dans la charité avant d'avoir, par de dignes fruits de pénitence, satisfait pour ce qu'ils ont commis ou omis, leurs âmes, comme nous l'a expliqué frère Jean, sont purgées après leur mort, par des peines purgatoires ou purificatrices et, pour l'allègement de ces peines, leur servent les suffrages des fidèles vivants, à savoir les sacrifices des messes, les prières, les aumônes et les autres œuvres de piété que les fidèles ont coutume d'offrir pour les autres fidèles selon les institutions de l'Eglise.<sup>18</sup>

Le Purgatoire est donc un lieu intermédiaire où les âmes des morts subissent des épreuves qui sont à la fois des châtiments et une purgation. La conception médiévale des âmes est particulière : celles-ci ont, en effet, un corps identique aux enveloppes charnelles restées sur terre qui, dévorées par les

---

gewurde. Forðam nis se man on life þe areccan mæge ealle þa ymða þe se gebidan sceal se ðe on þa wita ealles behreoseð. 7 hit is ealles þe wyrse þe his ænig ende ne cymð æfre to worulde.

(voir <http://webpages.ursinus.edu/~jlionarons/wulfstan/IIIframe.html>).

<sup>17</sup> R. Morris, éd., *The Blickling Homilies of the Tenth Century*, Londres: Oxford University Press, 1974-80, Early English Texts Society [EETS] os 58, 63, & 73 [rééd. en un vol. 1967]. Notre traduction.

<sup>18</sup> Jacques le Goff, *La Naissance du purgatoire*, Paris : Gallimard, 1981, p. 382.



vers, ne rejoueront un rôle qu'à la fin des temps au moment de la Résurrection. Le débat entre le corps et l'âme que l'on trouve dans le manuscrit Auchinleck (début XIV<sup>e</sup> siècle) montre que c'est, par conséquent, l'âme qui subit tous les tourments physiques de l'Enfer :

Sum þe chael al toþrast,  
& ʒoten in þe led al hot,  
& bad he schuld drink fast,  
& birly about al o brod.  
A fende þer com atte last –  
Maister he was, ful wele y wot –  
A colter glowend on him cast,  
Þat þurth þe hert þe point it smot.  
Glaiues glowend to him þai sett  
To bac, to brest, in ich a side,  
Þat at þe hert þe pointes mett,  
& made him woundes depe & wide;  
& þan þai asked hou þat he let  
His hert, þat was ful of pride;  
ʒif he hadde any þing þat [men] him hett.  
More schame him schuld bitide.  
Worþliche wede for to were  
Þai seyð þat he loued best;  
An heui brini for to bere  
Al glowend on him þai kest,  
Wiþ hot claspes for to spere,  
Þat fast sat to bac & brest,  
& hiled al his oþer gere;  
A stede him com also prest.  
[Certains démons sa mâchoire écartèrent  
Et du plomb tout chaud y versèrent,  
Et de boire vite lui ordonnèrent  
Et de tous côtés en jetèrent.  
Ensuite un démon vint –  
C'était le maître, je crois bien, -  
Jeta sur elle un couteau rougeoyant  
Dont la pointe lui traversa le cœur.  
Posèrent sur elle des glaives brûlants  
Sur le dos, la poitrine, de chaque côté,  
Dont les pointes se rejoignaient dans le cœur,  
Et lui firent de profondes et larges blessures ;  
Et ensuite ils cherchèrent  
Comment ils allaient tourmenter son cœur fier;  
Tout ce qu'on lui avait promis on lui fit endurer.  
Et plus de souffrances encore devaient l'affliger.  
De vêtements coûteux se vêtir,  
Voilà ce qu'elle préférait à ce qu'ils dirent;  
Une lourde cotte de mailles jetèrent  
Sur elle toute incandescente  
Avec des boucles brûlantes  
Qui poitrine et dos lui enserrait  
Et tous ses autres vêtements cachait.]<sup>19</sup>

Parallèlement à la naissance du Purgatoire, il faut mentionner l'obligation que les chrétiens eurent à partir du 4<sup>e</sup> Concile de Latran (1215) de se confesser au moins une fois par an. Les prêtres se virent

---

<sup>19</sup> Traduction de Marthe Mensah. Projet TREMA du centre d'études médiévales anglaises de l'université Paris 4 (traduction du Ms Auchinleck) <http://www.cema.paris4.sorbonne.fr/cema1/body&soul.pdf>

tenus de préparer les fidèles à cette confession et à la pénitence par la prédication. Les recueils de sermons destinés à aider les prêtres ignorants, ou paresseux, se multiplièrent et usèrent des mêmes images et comparaisons : ainsi la vie est-elle comparée à une marche difficile vers la Terre Promise, l'âme étant comme un château assailli par les vices et défendu par les vertus. Les mises en garde vis-à-vis de ceux qui ne résistent pas sont nombreuses tandis que la joie du paradis qui récompensera les vertueux est indescriptible. *Sawles Warde* du groupe de la Vie de sainte Catherine fut écrit aux alentours de 1200, avant donc ces nouvelles conceptions et obligations. *Sawles Warde* est une allégorie dans laquelle l'être humain est une maison dont le suzerain est Dieu et qui contient un précieux trésor : l'âme. L'épouse du maître de maison, Volonté, se montre capricieuse, et les serviteurs, les Cinq Sens, souvent indociles. L'une de filles de la maison, Prudence fait appel à deux messagers qui s'établissent dans la maison : Crainte, en provenance de l'Enfer, et Amour de la Vie qui arrive du Paradis. La maisonnée retrouve son calme après le long récit inquiétant de Crainte. L'Enfer, selon Crainte, est « *wid wiðute met ant deop wiðute grunde* » [d'une largeur infinie et d'une profondeur sans fond]. Les éléments désormais traditionnels sont tous rassemblés : puanteur, obscurité, brasiers et fumée, froid intense, tortures et gémissements. Les diables sont rapidement mentionnés pour laisser la place à des animaux qui systématiquement seront repris par les auteurs moyen-anglais. On trouve ainsi :

Iteiledraken, grisliche ase deoflen, þe forswolhed ham ihal ant speowed ham eft ut biuoren ant bihnden, oderhwile torended ham ant tocheowed euch grot, ant heo eft iwurded had to a swuch bale bute bote as ha ear weren. Ant ful wel ha iseod, ham to grisle ant to grure ant to echen hare pine, þe laðe helle-wurmes, tadden and froggen, þe freoted ham ut te ehnen ant ten ease-gristles; ant sniked in ant ut neddren ant eauroskes, nawt ilich þeose her ah hundret side grisluker, et muð ant et earen, ed ehnen ant ed neauele ant ed te breoste holke, as meaðen I forrotet flesch.]

Des dragons à queue, aussi horribles que des diables, les avalent tout entier et les recrachent devant et derrière ou, à d'autres moments, les mettent en morceaux et mâchent chaque fragment. Puis ils sont reconstitués afin de subir à nouveau le même tourment, sans espoir d'apaisement, que celui qu'ils viennent de connaître. Et ils voient très distinctement, à leur horreur et terreur, et pour ajouter à leurs peines, les hideuses bêtes rampantes de l'Enfer : crapauds, grenouilles qui leur rongent les yeux et le cartilage du nez. Des vipères et des grenouilles d'eau, pas comme celles d'ici mais cent fois plus laides, entrent et sortent en passant par la bouche et les oreilles, les yeux et le nombril et la cage thoracique, comme des vers dans la chair putride]<sup>20</sup>

Le bestiaire moyen-anglais (Ms Arundel 292 de la British Library) ne comporte la description que de treize animaux qui n'inclut pas la grenouille. Il faut se tourner vers les nombreux manuscrits latins comme, par exemple, le Ms Bodley 764 et ses 132 entrées. Le paragraphe consacré à la grenouille est court et direct. On y apprend que « dans l'Apocalypse, les grenouilles représentent des démons : « et je vis trois esprits impurs tels des grenouilles sortir de la bouche du dragon » (Révélation 16 :13). Les grenouilles symbolisent les hérétiques et leurs démons qui s'attardent au banquet des sens décadents et qui ne cessent de faire entendre leurs bavardages inutiles ». Josseline Bidard ou Claude Lecouteux<sup>21</sup> ont bien montré que plus on avance dans le Moyen Age et moins les animaux ont une image positive :

Les animaux représentent de plus en plus les pécheurs et les péchés. Les animaux sont à l'image des pécheurs car, privés de raison, ils ignorent la distinction entre le Bien et le Mal. Les pécheurs se rabaissent au niveau des bêtes en ne suivant pas le chemin de la vertu. L'animal devient la partie haïssable du Moi. On passe de « beste » à « bestial », de « beast » à « beastly ». (...) Lorsqu'on arrive au XV<sup>e</sup> siècle, l'évolution est achevée. Aucun des animaux ne saurait être l'image du Christ

<sup>20</sup> B. Millet et J. Wogan-Browne, *Medieval English Prose for Women from the Katherine Group and Ancrene Wisse*, Oxford : Clarendon Press, 1990, pp. 90-92. Notre traduction.

<sup>21</sup> C. Lecouteux, *Les Monstres dans la pensée médiévale*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995.

rédempteur, guerrier glorieux et triomphateur. Les animaux ne peuvent être que des figures du Mal<sup>22</sup>.

On ne s'étonnera donc pas de voir que toutes les représentations picturales ou sculpturales montrent alors les portes de l'Enfer sous la forme de la gueule béante d'un animal.

Autre évolution des mentalités : le XII<sup>e</sup> siècle se penche sur l'individu, découvre l'intériorité, le moi et l'autre, les sentiments. La confession obligatoire montre que le pécheur doit jouer un rôle de plus en plus actif et interroger sa conscience. *Sawles Warde* reflète ce changement en dépassant le folklore du monde infernal pour expliquer que le pire en Enfer est, en réalité, le désespoir qui étreint et définit tous ceux qui s'y retrouvent :

Ant tis ilke unhope is ham meast pine: þet nan naued neauer mare hope of nan acouerunge, ah aren sikere of euch uuel to þurhleasten I wa from world into worlde, aa on echnesse. Euch aþrusmeð oder, ant euch is oðres pine, ant eucham heated oder, ant terteken himseoluen, as þe blake deouel; ant eauer se ha I þis world luueden ham mare, se ha þer heatied ham swidere, ant eider cursed oder, ant fret of þe oðres earen ant ten ease als wa.

[Et c'est ce désespoir qui est le plus grand tourment. Le fait qu'aucun d'entre eux n'ait l'espoir d'une guérison et qu'au contraire ils sachent que toute leur souffrance sera toujours aussi terrible dans ce monde sans fin, pour toujours de toute éternité. Chacun étouffe son voisin et chacun est le tourment de l'autre, chacun déteste son voisin, et soi-même, comme le diable noir : plus ils s'aimaient sur terre alors toujours plus ils se détestent dans le monde suivant et chacun maudit l'autre et lui dévore les oreilles ainsi que le nez]<sup>23</sup>

Crainte ayant réussi à faire peur à son auditoire, elle cède la place à Amour de la vie éternelle qui reconforte les habitants de la maison en leur rappelant l'importance de l'espoir, mais aussi de l'obéissance, au cours de son évocation du Paradis. Suit alors une procession ordonnée, hiérarchique des habitants du royaume céleste, liste que l'on retrouve quasi à l'identique dans toutes les descriptions moyen-anglaises du Paradis. Après la Trinité en majesté, Amour de la vie présente, en effet, Marie, les anges et les archanges, les patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, les confesseurs et les vierges. Les trônes sur lesquels ces êtres sont assis sont couverts de pierres précieuses, les doux chants des anges résonnent en permanence, les délicats parfums sont merveilleux, tous les habitants sont d'une beauté physique littéralement aveuglante (Sept fois plus éclatante que le soleil !) et tous sont plongés dans une joie indicible. Leur amour pour Dieu et pour leur voisin est infini tandis que grande est leur sagesse car ils connaissent le dessein de Dieu – ce qui fut, est et sera. A la fin du Moyen Age, l'Écossais David Lindsay (1490-1555) clôt ces visions de l'Au-delà avec *The Dreme*. Le rêve, sous la forme de vision, est en effet le genre privilégié des récits de voyage dans l'Au-delà. « La conception médiévale des rêves diffère, en effet, largement de la nôtre : le rêve n'y est pas une activité psychique de l'individu, mais la mise en rapport immédiate, dans le sommeil, du sujet avec les puissances de l'au-delà, positives ou négatives »<sup>24</sup>. C'est de cette mise en relation que découle la valeur irréfutable de l'expérience. Lindsay commence par l'Enfer qu'il localise avec assurance au centre de la terre (« *Doun throw the erth, in middis of the center / Or ever I wist, into the lawest hell* »<sup>25</sup>). Mireille Demaule a montré que l'Enfer et la terre sont souvent reliés par un pont dans les textes médiévaux alors que le Ciel est totalement distinct de notre monde terrestre. Ainsi, écrit-elle, « le pont se situe en enfer, ou en bordure de l'enfer et il apparaît comme un symbole permettant de méditer sur les notions de péché et de châtement »<sup>26</sup>. La

<sup>22</sup> M.-F. Alamichel & J. Bidard, *Des Animaux et des hommes*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, pp. 34-6.

<sup>23</sup> B. Millet & J. Wogan-Browne, *Medieval English Prose for Women from the Katherine Group and Ancrene Wisse*, références citées, p. 92. Notre traduction.

<sup>24</sup> J.-C. Schmitt, « Récits et images de rêves au Moyen Âge : Voix, visions, apparitions », *Ethnologie française*, 2003, vol. 33, n°4, pp. 553-563. Citation tirée de l'abstract.

<sup>25</sup> G. Chalmers, éd., *The Poetical Works of Sir David Lindsay*, Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme, 1906, 3 vols ; vol. 1, p. 196.

<sup>26</sup> D. James-Raoul & C. Thomasset, *Les Ponts au Moyen Age*, Paris : PUPS, 2006, p. 181.

description de Lindsay n'apporte rien de nouveau si ce n'est une longue liste d'exemples d'âmes perdues, procession symétrique bien qu'inversée de celle du Paradis, qui inclut des papes, empereurs et rois, cardinaux, archevêques, frères, prêtres et moines mais aussi des princes et seigneurs, Ducs, Marquis, Barons et Chevaliers, reines, dames d'honneur sans oublier des milliers de personnes ordinaires, marchands et usuriers en tête mais aussi des faux hommes de loi, voleurs et laboureurs malhonnêtes. On retrouve les crapauds, scorpions et autres bêtes rampantes et les tortures qui font que les âmes sont toujours « *ever deand, and never to be deid* »<sup>27</sup>. Dans une conception verticale du monde, c'est au-dessus de ce terrible cachot que se situe le Purgatoire qui ne se différencie de l'Enfer que par des tortures qui finiront, un jour, par s'arrêter. En attendant :

We enterit in ane cuntrie, full of cair,  
Quhare that we saw mony ane legioun  
Greitand, and gowland, with many ruthful rair  
(...)  
I se na plesour heir, bot mekill pane<sup>28</sup>

Les voyageurs montent à nouveau, traversent les limbes (« *ane plece of perditoun* ») aux bords de l'Enfer<sup>29</sup>, puis continuent leur ascension. Le texte de Lindsay reprend les éléments de la cosmographie médiévale telle qu'elle fut adoptée à partir des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles suite à la réintroduction de la physique d'Aristote. Nos voyageurs, par conséquent, dépassent les quatre éléments terrestres, poursuivent leur élévation, traversent les sphères célestes qui se divisent en neuf ciels qui correspondent aux sept planètes, au firmament et à l'Empyrée, demeure de Dieu, des anges et de la multitude des âmes justes. Lindsay s'en tient aux détails traditionnels car toute description du Paradis « *passes myne ingyne* »<sup>30</sup>.

Aux rêves viennent s'ajouter des récits qui se présentent comme le témoignage sûr de personnes ayant réussi à atteindre l'au-delà, à arpenter les lieux et à revenir parmi les vivants. Le texte fondateur, et fondamental de par son influence ultérieure<sup>31</sup>, est bien évidemment celui de Bède qui raconte au chapitre 12 du livre V de son *Historia ecclesiastica* le voyage imaginaire dans l'autre monde de Drythelm. A l'époque moyen-anglaise, les récits saisissants de voyages jusque dans l'Autre Monde ne manquent pas surtout dans les textes de la matière de Bretagne car pour les Celtes cet Autre Monde n'est pas nettement séparé de celui des hommes. *La Navigation de saint Brendan* est l'un de ces pèlerinages fantastiques. Deux versions moyen-anglaises existent, celles du *South English Legendary* (XIII<sup>e</sup> siècle) et celle de Caxton, deux siècles plus tard. Brendan et ses compagnons naviguent plus de sept ans parmi des îles enchantées. Au cours de leur pérégrination, ils débarquent sur deux îles infernales dont l'une présente l'Enfer sous la forme d'un atelier de forgeron, le bruit des soufflets étant assourdissant et les diables brandissant des pinces et des marteaux incandescents. Les moines navigateurs touchent leur Terre Promise en se retrouvant au Paradis terrestre dont seule une partie leur est accessible car l'autre, encore plus merveilleuse, ne sera révélée aux Elus qu'à la fin du monde.

La légende du chevalier Owein qui parcourut les étendues immenses du Purgatoire a été racontée pour la première fois par un certain H., moine cistercien au monastère de Saltrey (Huntingdonshire), dans son *Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii* à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Le Purgatoire y est localisé en Irlande, à Station Island, un des îlots du *lough Derg*. Le texte latin du moine eut un tel succès que nous en possédons de nombreuses versions dans la plupart des langues vernaculaires européennes. Il en existe quatre différentes en anglais, la plus ancienne étant celle que l'on trouve dans les manuscrits du *South English Legendary*. Une introduction raconte que saint Patrick arriva à un endroit sauvage et désert où rien ne voulait pousser. Patrick voulant en connaître la raison, traça un

---

<sup>27</sup> *Ibid*, p. 204.

<sup>28</sup> *Ibid*, p. 205.

<sup>29</sup> Pierre Abelard et Thomas d'Aquin mentionnent les limbes. Le terme *limbo* n'est entré dans la langue anglaise qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (Lindsay utilise la forme *limbe*).

<sup>30</sup> G. Chalmers, éd., *The Poetical Works of Sir David Lindsay*, références citées, p. 215

<sup>31</sup> Il fut, en particulier, repris par Aelfric.

cercle dans la terre avec son bâton « et il se forma tout autour de ce cercle un trou si profond que les gens en eurent grande peur. Le saint homme ne savait pas ce que c'était mais un ange lui dit qu'il y avait là une entrée du purgatoire duquel les hommes pourraient se méfier »<sup>32</sup>. Le récit se poursuit avec l'aventure du chevalier Owein qui s'était « pris d'un grand repentir pour ses péchés ». Le chevalier finit par convaincre les autorités religieuses de le laisser entrer dans la fosse. Les épreuves sont alors longues et multiples. Le purgatoire est constitué de quatre lieux où les tourments vont croissants selon la gravité des péchés commis. Les bourreaux sont les démons de l'Enfer qui, en quelque sorte, recrutent leurs victimes supplémentaires car nous dit le narrateur : « les méchants sont au purgatoire tout comme en enfer, et y seront, quoi qu'on dise, jusqu'au jour du jugement ». Le purgatoire inférieur est peuplé d'hommes et de femmes nus, maintenus au sol par des clous de fer rougis à blanc : « de douleur [ces malheureuses créatures] mangeaient la terre froide et se mordaient aussi la langue. Les démons couraient tout autour d'elles, et sur elles aussi et les piquaient de leurs crocs pointus ». Au champ suivant apparaissent les serpents et les crapauds, au troisième se lève un vent pénétrant tandis que le dernier est plein de soufre incandescent et que les supplices, décrits par le menu, se font épouvantables. Notre chevalier évoque le nom du Christ à chaque épreuve et en sort triomphant y compris lorsque les démons le conduisent au bord du gouffre de l'Enfer. Sa récompense est totale car il lui est donné d'entrer dans un magnifique jardin caché derrière un grand mur qui n'est autre que le Paradis terrestre avant d'être conduit sur une haute montagne et de contempler le chemin qui mène au Paradis céleste. C'est à partir du XII<sup>e</sup> siècle qu'au terme *heofene* vient s'adjoindre, en moyen-anglais, celui de *paradis* qui découle du persan *pairi-daéza* « lieu fermé » et arriva en Europe via son sens plus réduit en grec de « jardin entouré d'un mur » grâce à la traduction latine de la Bible par saint Jérôme au V<sup>e</sup> siècle. Dans la Bible, cependant, le terme de *paradis* est bien limité au jardin d'Eden, ce qui n'est pas le cas des textes moyen-anglais. Dans le *Brut* de Lazamon, par exemple, et alors que cette épopée contient très peu de mots d'origine latine ou française, le roi Arthur récompense ses chevaliers devenus trop vieux, « *and hehte heom luuien swiðe Godd in þissen liue / þat he an ende ful iwis zefen heom his paradis / þat heo mosten bruken blisse mid ænglen* » (12036-12038) [et il les eshorta de beaucoup vénérer Dieu ici-bas si bien que celui-ci, au dernier (jour) leur accorderait sûrement son paradis et qu'ils connaîtraient la félicité aux côtés des anges]. Ce passage étant absent de la source française de Lazamon, il s'agit bien d'un ajout du poète, et prêtre, anglais.

Il est, enfin, un dernier genre qu'il convient de mentionner : celui des morts qui en appellent aux vivants. Ces récits de fantôme devinrent très populaires aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et permettaient aussi à leurs auteurs de transmettre la morale chrétienne de manière plus divertissante que dans un traité religieux. Dans *The Gast of Gy*, l'épouse d'un citoyen de la ville d'Alès, entend d'étranges bruits quelques jours après la mort de son mari. Craignant pour le repos de l'âme de ce dernier, elle va prendre conseil auprès du prieur d'une congrégation de Dominicains. Celui-ci se rend dans la maison de la veuve et engage un long dialogue avec l'esprit de Gy. Ici pas de scènes de torture, pas de descriptions destinées à terrifier mais une conversation qui aborde les différents points de la doctrine du Purgatoire. Le prieur, et l'auteur derrière lui, se soucie sincèrement de l'épouse et des peines endurées par les âmes. La faute de Gy n'est pas explicitement énoncée mais son âme explique qu'elle doit supporter les tourments imposés sinon le pauvre homme partira en Enfer. On apprend qu'il existe plusieurs purgatoires : le *Departabill*, purgatoire situé au lieu même où le péché fut commis et le purgatoire commun. Celui-ci est situé « in mydes of all the erth » (558). Au moment de la mort, les bons et les mauvais anges planent et s'emparent des âmes qui leur reviennent. Entre dans la balance, les vices et les vertus mais aussi les prières, les messes les distributions d'aumônes faites par le mort et ses survivants. A la fin du poème, des représentants du Pape viennent visiter la maison de Gy à Pâques et conclut que l'âme a quitté le Purgatoire pour le Paradis. Le Purgatoire remplit donc sa fonction de purification, le texte met en avant l'Espoir, très loin du registre de l'horreur des œuvres précédentes. On ne s'attend pas à trouver référence au purgatoire et aux suffrages dans un roman arthurien. C'est néanmoins le cas avec *The Awntyrs off*

<sup>32</sup> Traduction de Marthe Mensah, *Vie de saints d'Angleterre et d'ailleurs*, Turnhout : Brepols, p. 221.

*Arthur* (fin XIV<sup>e</sup> / début XV<sup>e</sup> siècles) qui débute pourtant de façon classique avec le départ à la chasse d'Arthur et de ses compagnons dans la forêt d'Inglewood. L'« aventure » ne tarde pas, le ciel se couvre, un feu se forme sur le lac et apparaît alors à Guenièvre et à Gauvain une créature qui se lamente maudissant le corps qui la porta. Gauvain s'approche et voit un corps où toute chair a disparu, aux os noircis, couvert de terre. En haut du cou, un crapaud creuse le crâne dont les yeux sont enfoncés. Le squelette bégaie et demande à parler à sa fille Guenièvre :

Lo, how delful deth has thi dame dight!  
I was radder of rode then rose in the ron,  
My ler as the lelé lonched on hight.  
Now am I a graceles gost, and grisly I gron;  
With Lucyfer in a lake logh am I light.

Thus am I lyke to Lucefere: takis witnes by mee! (160-165)

[Regarde combien la Mort cruelle a laissé ta mère. J'avais le teint plus rose qu'une fleur sur la branche et mon visage épanoui comme le lys bien droit. Je suis maintenant un spectre sans grâce et mes gémissements sont sinistres. Je suis au fond d'un lac profond avec Lucifer, c'est pourquoi je ressemble à Lucifer. Que ceci te serve d'avertissement !]<sup>33</sup>

La mère décrit sa situation, nue, enchaînée et torturée à cause de quelque amour charnel qui l'a fait tomber si bas. Elle réclame qu'un trentain soit récité en un jour afin que son âme soit sauvée et précise à sa fille qu'au moment de la mort des cierges doivent être allumés et des prières dites le plus rapidement possible « *for then the helpes no thing but holy praier* » (177) [car rien alors ne peut t'aider en dehors de la sainte prière] puis, comme dans une leçon de catéchisme, souligne que l'orgueil est ce qui offense le plus Dieu tandis que les comportements et actions suivantes permettent d'accéder au Paradis :

Mekenesse and mercy, thes arn the moost;  
And sithen have pité on the poer, that pleses Heven king.  
Sithen charité is chef, and then is chaste,  
And then almessedede aure al other thing.

Thes arn the graceful giftes of the Holy Goste  
That enspires iche sprete withoute speling.

[L'humilité et la miséricorde, voilà les plus importantes. Ensuite avoir pitié des pauvres réjouit le roi des Cieux. Puis arrive en tête la charité suivie de la chasteté. Faire l'aumône dépasse tout autre chose. Voilà les dons bienveillants de l'Esprit Saint qui inspire directement chaque âme]

Et lorsque Gauvain demande ce qu'il adviendra aux combattants qui s'emparent de royaumes sans aucun droit, la réponse de la belle-mère d'Arthur – roi ô combien conquérant ! – est surprenante et sans appel : « *Your King is to covetous, I warne the sir knight. May no man stry him with strenght while his whele stondes (...) He shal light ful lowe on the sesondes* » (265-266) [Ton roi est trop avide, je te le dis chevalier. Personne ne peut le renverser par la force tant que Fortune le porte bien haut sur sa roue (...) Il tombera très bas sur le rivage]. Le spectre prend alors congé en précisant qu'elle doit repartir par la forêt sauvage dans sa fournaise de détresse. Après ces 338 premiers vers où la cour d'Arthur toute entière a été mise en garde sur les vanités du monde, les 376 restants suivent une trame plus habituelle avec un défi lancé à Gauvain et un long combat singulier. Dans la dernière strophe, toutefois, on voit Guenièvre qui fait dire les messes demandées par sa mère et qui ne lésinent pas sur les moyens (un million de messes et les meilleurs évêques !) au point de perdre de vue que l'humilité était censée être la porte qui mène droit au Paradis.

La cartographie de l'Au-delà ne varie pas beaucoup pendant le Moyen Age, la symbolique du haut et du bas étant primordiale. Le Paradis et l'Enfer sont diamétralement opposés et leurs

---

<sup>33</sup> Thomas Hahn, éd., *Sir Gawain: Eleven Romances and Tales*, Kalamazoo (Mi.) : Medieval Institute Publications, 1995. Notre traduction.

caractéristiques respectives forment autant d'antithèses (lumière / ténèbres, parfum délicat / fétidité, douceur / chaleur ou froid intenses, etc.). Le purgatoire est plus difficile à décrire et définir. Il varie depuis un Enfer à peine allégé jusqu'à un Paradis presque atteint. Il est surtout rarement localisé avec précision en dehors du récit du chevalier Owein. Dans de nombreux textes médiévaux, cependant, la vie sur terre est présentée comme un long et douloureux voyage, comme un pèlerinage semé d'embûches. Avant le *Pilgrim's Progress* de Bunyan, du *Seafarer* vieil-anglais à la traduction du *Pèlerinage de la Vie humaine* de Digulleville par John Lydgate, le chrétien est défini comme un marcheur de Dieu et la vie comme un passage, un chemin qui débouche sur l'horreur ou la béatitude. S'il n'y a pas vraiment, au Moyen Age, de correspondance établie entre purgatoire et vie terrestre, la notion de responsabilité individuelle prend progressivement de l'ampleur. Ainsi le Paradis et l'Enfer ne sont plus une récompense ou un châtement imposés par un Dieu arbitraire mais conçus comme le résultat d'un combat personnel, d'un choix conscient, d'un libre arbitre. John Wycliffe alla plus loin dans cette perspective ; selon lui, un péché ne pouvait être remis sans expiation et seul Dieu pouvait pardonner. En 1395, la septième des douze conclusions des Lollards insistait sur le fait que les prières pour les morts n'avaient aucune valeur, les indulgences encore moins, et que ces pratiques s'apparentaient à de la simonie. Ces positions devaient avoir une influence directe sur la Réforme anglaise. En 1563, le 22<sup>e</sup> article de l'Église d'Angleterre stipula : « *The Romish doctrine concerning Purgatory...is a fond thing vainly invented, and grounded upon no warranty of Scripture; but rather repugnant to the word of God* ». C'en était fini du troisième lieu, invention médiévale.